

**Michel HATON**

# **La coupure**



**DOM Éditions**

Infographie : Bénédicte AMMAR

Révision : » ORTHOGONE - Français professionnel »<sup>1</sup>



---

<sup>1</sup> Voir « Quelques principes de révision » en fin de livre.

# Chapitre I

Camille, ravissante petite brune aux yeux verts, venait souvent, parfois le matin et souvent le soir, au bord du lac d'Annecy, pour réfléchir et rêver, sur ce banc qu'elle s'était approprié. Elle retrouvait, dans la quiétude des aurores, cette lumière douce qui l'apaisait tant. En ce mois d'octobre, le lac aux eaux calmes était ourlé du feu des arbres d'automne qui s'y réfléchissaient. Il enflammait toute la surface qui ondulait à peine sous la brise légère. Camille avait besoin de cette sérénité, à peine rompue par les cris de colverts qui s'ébattaient bruyamment et par quelques cygnes qui passaient nonchalamment. Elle y venait surtout pour se ressourcer. Elle appréciait tout particulièrement les couleurs de la palette d'automne, qui avaient sur elle un effet jubilatoire.

Bien que née à Annecy, et y ayant passé toute son enfance, elle habitait désormais un peu plus loin, en altitude, dans la petite ville de Saint-Jorioz où elle se sentait bien. Cette région de Haute-Savoie, elle ne l'avait jamais vraiment quittée, sauf pour de trop rares vacances en famille et quelques voyages avec une amie d'enfance.

Pendant ses rêveries, elle se remémorait aussi les jeux de l'enfance, quand à huit ans, accompagnée de ses parents, elle jouait au bord du lac. Ses cris, mêlés à ceux de son frère Christian, se noyaient sous les éclaboussures. Elle faisait des châteaux de sable que Christian s'ingéniait à détruire aussitôt. Trop sensible, elle était en larmes à chaque fois ; c'était sa seule défense. Elle attendait que ses parents interviennent en ordonnant à Christian de laisser sa sœur tranquille. Mais il y avait surtout de bons moments. Quand Christian faisait la baleine. Il plongeait, et en remontant, il recrachait l'eau d'un jet vertical, ce qui faisait rire tout le monde. Il y avait plus de larmes de joie que de peine. On sentait l'entente du couple et leur équilibre avec leurs enfants, dans une harmonie familiale. Son père, John Lanester, photographe le jour, jouait le soir de la guitare dans un groupe de jazz où sa mère Marguerite était chanteuse. Elle avait une voix envoûtante. Ils s'étaient connus en se produisant dans les salles de la région. Sa mère arrêta de chanter à la naissance de Camille et son père mit fin aux tournées à la naissance de son frère. Plus tard, ils décidèrent de faire un dernier concert, un concert d'adieu. Alors qu'ils rentraient de nuit en voiture, le camion d'en face décida de changer leur destin. Il s'enfuit et on ne le retrouva jamais.

Camille et Christian se retrouvèrent orphelins très jeunes. C'est leur tante, Madeleine Lebrun, qui les recueillit et les éleva.

Camille a eu beaucoup de mal à remonter la pente et à admettre l'inacceptable. Pendant de nombreuses années, ces images de l'accident qu'elle imaginait la hantaient jour et nuit. La nuit, elle faisait des cauchemars qui la réveillaient ; elle était en sueur. Avec son imagination féconde, le temps a mis longtemps à gommer toutes ces images. L'image qui la hantait le plus était celle de ses parents morts dans leur voiture complètement écrabouillée, gisants dans le sang et les débris de verre au bord de la route. Des parents qu'elle aimait tellement et qu'elle ne reverrait plus jamais. Malgré cela, elle essayait d'en garder une image positive en se remémorant les images des plus beaux souvenirs qu'elle avait gardés. En plus, le responsable avait pris la fuite, ce qu'elle ne pouvait comprendre. Bien que nous soyons dans une société remplie d'irresponsables, il y a encore des gens qui assument leurs actes et leurs conséquences ; mais pas le chauffeur de ce camion. Ou plutôt le chauffard du camion, serait plus juste. Sans doute pressé par un horaire impossible à tenir, avec plusieurs grammes d'alcool dans le sang. Le rendement avant tout, le profit et le manque de respect de

l'humain font que cela devient un cercle vicieux. Les gens qui veulent le briser le peuvent, mais en assumant les conséquences désastreuses.

Christian, plus jeune de trois ans, avait cinq ans à l'époque du drame et ne se rendait pas très bien compte qu'il ne verrait plus jamais ses parents. Il se demandait souvent pourquoi il devait habiter chez sa tante Madeleine avec sa sœur, alors qu'avant il habitait dans une autre maison avec toute la famille. Il posait souvent la question à Madeleine. Bien souvent, il avait la même réponse banale.

— Mais tu es trop petit pour comprendre, je te l'expliquerai quand tu seras plus grand. Quand tu seras adulte, tu seras en âge de comprendre.

— Mais je ne suis plus un bébé ! disait-il, vexé comme un pou.

Cette réponse l'énervait. Il voulait être considéré comme un grand garçon maintenant. Il était sorti dans le jardin pour se calmer en donnant des coups de pied à des jouets qui traînaient et tout en essayant de penser à autre chose, mais sans y parvenir. Ce n'était pas facile ; il mit plusieurs minutes à se défouler sur les objets du jardin, avant que Camille ne le rejoigne, lui parle doucement en lui caressant la tête, pour qu'il se calme enfin.

Bien des années plus tard, Camille entreprit de lui raconter l'histoire de ce drame familial, en évitant les détails sordides. Que pouvait-on comprendre d'un acte aussi brutal et injuste ? Pourquoi ses parents ? Pourquoi eux ? Il en fit une dépression, et se replia sur lui-même pendant très longtemps. Entretemps, Christian avait grandi. Il s'était essayé à la musique pour faire comme ses parents, mais après bien des déconvenues il avait repris ses études de biologie. Il avait décroché quelques années plus tard, pour se retrouver dans la communication événementielle.

Camille n'était guère attirée par la musique, malgré des parents artistes. Elle préférait depuis toujours l'harmonie des lumières où elle créait sa propre musique ; celle des formes et des teintes dans une mélodie colorée. Elle passait des heures dans le jardin familial, et plus tard dans celui de sa tante, à composer des bouquets de fleurs de toutes sortes et de toutes les couleurs. Elle assemblait, défaisait et refaisait des compositions de formes différentes jusqu'à obtenir une association harmonieuse qui la satisfaisait. Sa vocation lui était venue au fond du jardin et dans la nature toute proche. Dans la nature environnante, il y a beaucoup de fleurs de montagne, surtout en été. Comme elles sont protégées, elle savait qu'il était interdit de les cueillir. Elle se

contentait d'observer intensément les gentianes, les lys martagon, les joubarbes, les campanules, les tussilages, les rhododendrons ferrugineux et autres ancolies, linaigrettes, sans oublier les épilobes et les digitales pourpres qui sont les symboles des fleurs de montagne. Mais sa préférée était la nigritelle noire, une petite orchidée rouge sombre qui sent la vanille.

Tout naturellement, elle devint fleuriste, dans une boutique qu'elle baptisa *Couleur Fleurs*, dans la vieille ville d'Annecy au bord du Thiou, la petite rivière qui traverse la ville et lui donne ce petit air de Venise des Alpes. Elle pensait que les fleurs rendent les gens heureux. Et qu'en plus de leur langage et leurs couleurs, leur parfum joue un rôle essentiel sur l'humeur des personnes qui les aiment en les rendant plus agréables pour leur entourage. Rien que le fait de passer devant l'étal faisait briller leurs yeux et provoquait de larges sourires. Après des années d'expérience, elle constata qu'elle avait raison et qu'elle ne s'était pas trompée de vocation.

Camille profitait de ces moments de calme pour réfléchir sur sa vie et ses amours, à l'aube de la quarantaine menaçante. Les clapotis du lac étaient comme une symphonie zen qui l'enivrait. Cela la calmait rapidement. Jamais elle n'avait pu retrouver ces moments de bonheur et de

sérénité de l'enfance dans sa vie actuelle. Elle se torturait l'esprit. Comment, après quelques relations toxiques et des amours improbables, son histoire avec David n'avait pu résister au passage d'une rencontre estivale sous les traits d'une furie blonde à peine sortie de l'enfance ? Pourquoi n'avait-elle pas su le retenir ? Cette relation était devenue, sans qu'elle s'en aperçoive, une union de papier où l'on ne se parle plus vraiment, hormis quelques banalités d'usage. Quand le dialogue est rompu, les liens s'effilochent. Une relation où les habitudes remplacent l'amour, et même la tendresse, est condamnée à plus ou moins longue échéance. On vit avec l'autre, mais on ne le voit plus, on le subit. Le convaincre, pour essayer de ranimer la flamme, elle l'avait essayé maintes fois en vain. Après plus de cinq ans de vie commune, elle pensait vraiment avoir bâti quelque chose de durable. Même les maisons les plus solides ont besoin de réparations, après un certain temps, sous peine de voir le toit s'effondrer un jour ou l'autre. Et ce jour était arrivé. Sans crier gare, les tuiles étaient tombées une à une en laissant un trou béant. Ils avaient été heureux ensemble malgré tout. Cette intruse, qui torpillait sa vie, elle ne l'avait pas vue venir. Comment l'aurait-elle pu ? Pour Camille, la confiance était la base d'une relation saine et équilibrée. Elle en était ébranlée et fragilisée. Une

excuse, une absence, et le doute finit par s'immiscer. Un mensonge, puis un deuxième, qui l'enfonçait de plus en plus. On ne peut retenir quelqu'un contre son gré. Il avait fait un choix. Un autre choix. Elle avait du mal à l'accepter et à se résigner à la solitude, mais n'avait pas vraiment d'autre solution. C'était un choix imposé.

## Chapitre II

Les écharpes de brume caressant la surface du lac endormi ce matin-là virent apparaître une ombre étrange sur le ponton de bois. L'homme trempé semblait venir de nulle part, émergeant du fond des eaux. S'agrippant à la rambarde d'un geste maladroit, il surgit des flots, les yeux hagards. Vêtu d'un costume bleu sombre et d'une chemise blanche, il avait vraisemblablement oublié de se chausser. Grand, barbe de quelques jours, visage émacié d'où sortaient des yeux bleu clair. Il tomba sur les genoux, puis roula sur le dos pour reprendre son souffle. Au bout d'un moment, il se releva difficilement et déambula un moment sur les planches du ponton avant de croiser le regard de Camille.

La vue de cette silhouette à la démarche chancelante la stupéfia. Un mélange d'angoisse et de curiosité la submergea. L'homme se figea quand il vit Camille. Il s'approcha d'elle la main tendue et tremblante, comme un appel au secours. Camille se leva du banc, et recula de quelques pas avant de s'immobiliser. Elle voulait l'aider, lui tendre la main, mais elle était paralysée. L'homme s'approcha encore un peu d'elle, de quelques pas chancelants.

— Aidez-moi, aidez-moi ! S'il vous plait !

Camille le regarda fixement dans les yeux. Il n'était pas affolé, et ne semblait pas agressif. Elle prit confiance. Incapable de prononcer une seule syllabe, elle lui fit signe de la suivre dans sa voiture garée à proximité. Elle décida de l'emmener jusque chez elle. Comme il ruisselait de partout, sa voiture était légèrement inondée, et le siège complètement trempé. Tout le trajet se passa dans le silence le plus absolu, comme deux poissons dans un aquarium. Arrivé chez elle, Camille l'aida à entrer en lui désignant le canapé. Elle monta le chauffage au maximum pour le réchauffer un peu. Le temps de lui enlever sa veste et de lui donner un peignoir, l'homme s'écroula sur le canapé.

— Merci, lança-t-il d'une voix presque imperceptible.

Il laissa tomber sa tête sur le dossier et s'endormit encore tout dégoulinant. Camille lui releva les pieds, lui enfila des chaussettes de Christian, et l'enveloppa dans le peignoir tout en le couvrant d'un plaid. En plus du chauffage, elle alluma le feu dans la cheminée qui crépita rapidement. Que pouvait-elle faire ? Elle décida de le laisser dormir et partit à son travail. Tout en marchant, Camille se posait des questions.

— Dois-je prévenir la gendarmerie ? Il a sans doute une famille qui le recherche, une femme, des enfants...

Elle ne savait pas si c'était la bonne solution. Ce coup de fil pourrait peut-être lui apprendre de mauvaises nouvelles. Dans le doute, elle décida de ne pas le faire, et de voir comment allaient évoluer les choses. Cet homme a dû vivre un enfer avant d'émerger du lac. Qui sait combien de temps il est resté dans le lac et s'il n'y aura pas de séquelles après ce séjour prolongé en immersion. Les hommes ne sont pas faits pour vivre longtemps sous l'eau, et ses poumons et tout son organisme ont dû souffrir horriblement.

Arrivée à sa boutique, Camille était toujours préoccupée, ce qui était lisible sur son visage. Malgré les clients qui affluaient et auxquels elle devait faire face en essayant de garder le sourire, la journée se passa sans qu'elle pût s'empêcher de repenser à cette étrange rencontre. Les questions se bouscullaient dans sa tête. Qui était-il ? D'où venait-il ? Quelle était sa vie, ses amours, ses relations ? Comment s'était-il retrouvé dans cette situation ? Peut-être en saurait-elle plus quand il aurait récupéré. Elle avait tant de questions à lui poser qu'elle ne savait pas par où commencer.

— J'aviserai, se dit-elle, en se plongeant dans son étal de bouquets multicolores. J'ai l'habitude d'improviser.

Christine, sa collègue, la regardait avec des yeux interrogateurs, mais n'osait rien dire.

— Tout va bien, dit Camille, en esquissant un petit sourire.

Mais Christine la connaissait bien, et avait bien compris que Camille avait des soucis.

M. Moulin, un incorrigible retraité romantique, affublé de son inséparable nœud papillon et de son yorkshire accoutré d'un petit nœud rouge sur la tête, venait chaque semaine acheter son bouquet de roses rouges. Il la vit songeuse.

— Bonjour Camille, des soucis ? Vous avez l'air ailleurs !

— Non, monsieur Moulin, tout va bien, lui répondit-elle dans un large sourire.

Mais il n'était pas dupe. Il connaissait bien Camille et la savait incapable de mentir sans rougir.

— Vous avez le nez qui s'allonge ! dit-il en l'accompagnant du geste.

Camille répondit par un petit sourire gêné. Il avait eu vent de sa séparation, et il soupçonnait une nouvelle rencontre.

— J'ai de superbes Baccara, toutes fraîches de ce matin !

— Elles sont magnifiques ! Je vais en prendre une douzaine Camille, s'il vous plaît.

— Mais il vaut mieux en prendre en chiffre impair, vous savez bien !

— Oui, je sais bien, mais là, c'est pour une occasion un peu particulière...

— Vous allez enfin lui faire votre demande en mariage ?

— Je vais essayer, en tout cas...

— C'est magnifique, monsieur Moulin, vous vous décidez enfin !

— En espérant qu'il ne soit pas trop tard. J'espère vraiment qu'elle accèdera à ma demande.

— Il n'est jamais trop tard pour être heureux. Je suis sûre qu'elle va accepter.

— Je l'espère aussi, Camille...

— Nous disions donc douze Baccara ?

— Oui, je pense que c'est bien.

Camille lui sourit en confectionnant un superbe bouquet, en rajoutant de la gypsophile. Un bouquet magnifique pour cette occasion exceptionnelle. Une fois servi, il essaya d'en savoir un peu plus.

— Vous verrez, dit-il avec un petit sourire en coin, vous aussi, vous aurez à nouveau un jour un bouquet de roses.

Camille s'abstint de faire un commentaire. Elle se contenta d'un grand sourire.

— Voilà, dit M. Moulin, je préfère ça ! Un sourire vous rend plus belle encore, radieuse même ! Bonne journée, Camille !

— Vous êtes incorrigible, monsieur Moulin ! Bonne journée à vous, et bonne chance !

— Merci Camille, votre sourire va me porter chance !

Il lui rendit son sourire et s'éclipsa en tirant sur la laisse de son chien.

Elle rentra chez elle après quelques achats à l'épicerie bio pour retrouver « son » homme dans la position où elle l'avait laissé le matin.

— Il doit être complètement épuisé, se dit-elle. Je vais le laisser tranquille.

Camille avala un petit diner rapide, fait de jambon, de tomates cerises qui éclataient sous la dent, et d'un morceau de tomme de Savoie. Elle jeta un regard sur le canapé d'où l'homme n'avait pas bougé depuis la veille. Elle s'approcha de son visage, afin de vérifier s'il respirait toujours. Sa position léthargique l'inquiétait tout de même. Sa respiration était faible, mais il respirait. Elle était rassurée. Elle éteignit les lumières et se rendit dans sa chambre à pas de loup, avec *Le Mec de la tombe d'à côté*, un livre savoureux de Katarina Mazetti sous le bras. N'arrivant pas à se concentrer sur la lecture, elle inséra un marque-page dans son livre, le posa sur la table de nuit et coupa la lumière. Le sommeil ne vint pas plus que l'envie de lire. Elle se torturait l'esprit de questions sans réponses. Elle se dit qu'elle aurait certainement des réponses quand il serait à nouveau sur pied. Enfin, elle l'espérait. Finalement, après avoir fait la crêpe un bon moment (se retourner une multitude de fois), elle tomba dans les bras de Morphée.